Chronique

« ARABELLA »

Sommes-nous seulement dix, en France, à mettre à son rang le charmant Hofmannsthal ? Il n'est peut-être pas, dans la langue allemande, de poète qui soit plus proche de nous. Cependant, nous l'ignorons complètement. On ne s'est jamais décidé à monter, ni même à traduire *l'Homme difficile*, qui appartenait à notre théâtre, avec une nuance plus décidée de fantaisie et de tendresse. Je viens de voir à Dresde, dans la salle blanc et or du Staatsoper, la comédie posthume dont Richard Strauss a composé la musique, *Arabella*. On doit donner l'ouvrage dans quelques jours à Berlin, et prochainement à Vienne. Je ne doute pas qu'il ne devienne universel, comme *le Cavalier à la rose*.

De la musique de M. Strauss, je n'ai point à parler. Mais on me permettra une image. Représentez-vous une féerie jouée au bord de l'eau, et qui s'y reflète, et dont le courant emporte en les brisant les images changeantes. L'œuvre de M. Strauss ressemble à ce flot. C'est un miroir à cent faces, une suite mobile de reflets. La musique court avec le drame, s'en colore et le répète. Et comme une image n'est jamais vraie, je vois bien qu'il faut ici deux restrictions. D'abord, cette musique n'est pas aussi platement contenue dans les deux dimensions que le serait un défilé d'images. Elle monte en atmosphère autour du poème, le baigne, et lui rend la vie qu'elle en reçoit. Et d'autre part, elle ne se borne point à un rôle passif. Elle vit par elle-même, s'accroît, s'apaise, dresse ses fantômes, et, gonflée au paroxysme, s'ouvre pour laisser épanouir une phrase parfois venue d'Italie. Mais c'est du livret que je veux parler.

La pièce se passe dans un hôtel de Vienne, il y a quelque soixante-dix ans. « Le salon est riche, nous dit Hofmannsthal, et nouvellement meublé dans le goût de 1860. » La difficulté des temps n'a pas permis à M. Fanto de renouveler l'ameublement aussi complètement que le poète l'aurait voulu. Mais les costumes qu'il a dessinés sont charmants, et la représentation lui fait, comme tout ce qu'il entreprend, le plus grand honneur.

A une petite table à gauche, une dame d'une beauté déjà mûrie, vêtue d'une ample robe grise à volants, assise auprès d'une espèce de sorcière qui interroge les cartes, l'écoute passionnément. A droite, un adolescent, avec une petite veste noire et un col rabattu, suit rêveusement l'oracle des cartes, et tout à coup sursaute. On a frappé à la porte. Il y court, l'entr'ouvre et chante au visiteur importun : « Mon père est sorti, ma mère a la migraine. Venez plus tard. » Puis il redescend en scène, tenant à la main une facture.

Autant vous dire tout de suite que ce garçon est une fille, nommée Zdenka, mais que tout le monde appelle Zdenko. Et voici où nous sommes. Le comte Waldner, capitaine de cavalerie en retraite, est un fieffé joueur. Il s'est, avec sa famille, retiré dans cet hôtel, où il est mangé par les dettes. La dame en gris qui se fait tirer les cartes est sa femme. Ils ont deux filles, Arabella et Zdenka. Mais comment vêtir et faire paraître deux filles ? Tout leur espoir est qu'Arabella fasse un riche mariage. Pour la laisser en lumière, et par économie, ils ont travesti Zdenka en garçon. Toute la pièce va sortir de ce quiproquo.

— Mais, me direz-vous, comment savez-vous tout cela ? — Par les cartes. La diseuse de bonne aventure a pris, comme tout le monde, Zdenka pour un adolescent. Elle a vu qu'Arabella allait être demandée par un riche seigneur. Et, tout à coup, elle voit quelqu'un entre Arabella et son prétendant. Mais qui ? Elle se penche sur les cartes, et, stupéfaite : « Vous avez donc une seconde fille? demande-t-elle. — Pas si fort! répond Mme Waldner, et montrant Zdenko, c'est elle. » Entre nous, cette tireuse de cartes devine mieux l'avenir que le présent. Mais, pour l'avenir, elle est admirable. Elle voit la belle jeune fille blonde, c'est-à-dire Arabella, en danger par un officier; elle voit des sabres tirés. C'est tout le troisième acte. On n'est pas plus clairvoyant.

Voici cet officier. Il se nomme Matteo. Il est plus ou moins fiancé de la légère Arabella. Ils ont échangé plus de baisers que de promesses. Il apporte des roses, comme il convient à un amoureux importun. Arabella ne daigne même plus lui faire connaître ses intentions. Elle était hier à l'Opéra, et il l'ignorait. Elle va patiner aujourd'hui avec trois amoureux, trois comtes, comme il sied à Vienne, et il ne le sait pas. Il est si désespéré qu'il menace de se tuer. Et voici la première intrigue. Zdenka est amoureuse de ce Matteo, qui la croit un garçon. Par amour pour lui, elle favorise ses amours avec Arabella. Elle lui fait espérer une lettre, un rendez-vous. Nous verrons qu'elle fera beaucoup mieux tout à l'heure.

Là-dessus entre Arabella, radieuse, charmante, traînant tous les cœurs après soi, et portant une robe verte. Zdenka lui montre les fleurs. « Ah ! les belles roses ! dit-elle. Est-ce un hussard qui les a apportées ? — Un hussard ? — Un hussard, garde du corps d'un riche étranger ! » Ces étranges paroles annoncent la seconde intrigue. Elle se révèle peu à peu. Il est parfaitement vrai qu'un riche étranger, suivi d'une sorte de Saïs, semble guetter Arabella. En deux mots, voici l'histoire.

Le comte Waldner, à bout d'expédients, a écrit à ses anciens camarades de régiment. Qu'ils n'aient pas répondu, il n'y a pas de quoi s'étonner. Mais que Mandryka lui-même ait gardé le silence ! Ce Mandryka était riche et fantasque. Un jour, comme celle qu'il aimait avait eu le caprice d'aller en traîneau au mois d'août, il avait fait répandre dans les rues de Vérone trois mille boisseaux de sel. Avec le cynisme d'un père aux abois, Waldner a joint à sa lettre une photographie d'Arabella, en robe de bal bleu acier garnie de cygne. Comme il nous confie sa déception, on lui apporte une carte; c'est Mandryka. Il ouvre les bras pour l'accueillir et s'arrête surpris; au lieu de son vieux compagnon d'armes, un jeune homme est entré.

Le camarade de Waldner est mort, et celui-ci est son neveu; son héritier aussi. Il a reçu la lettre, il a vu la photographie. Malheureusement, sur ces entrefaites, une vieille ourse qu'il chassait a pensé l'étouffer. Il est resté douze semaines au lit. Aussitôt guéri, il a fait venir le juif et vendu une forêt. Le voici, le portefeuille plein de billets de mille gulden. Il en donne deux à Waldner, et lui demande la main d'Arabella. Comme vous le pensez, l'étranger suivi d'un housard, c'est lui. Elle apparaît un moment, vêtue d'une ravissante pelisse blanche, prête à suivre le comte Elemer en traîneau. Zdenka, toujours en habits d'homme, coiffée d'un chapeau haut de forme, la chaperonne. On dirait que l'auteur a voulu, au moment où le rideau va tomber, ramener devant nos yeux ces figures typiques du premier acte, Arabella flirtant avec un des comtes; et Zdenka habillée en garçon. Mais déjà le spectateur n'en est plus là. Il a vu avec quels transports de joie le père avait accueilli la demande de Mandryka, le chasseur d'ours, maître de quatre mille sujets, un peu rouge et trapu, mais point déplaisant. Personne ne doute qu'Arabella l'accueille avec la même faveur. Le mariage va se conclure. Nous ne sommes qu'au premier acte. De quoi la pièce sera-t-elle donc faite ?

De la jalousie. La jalousie, mère des faux soupçons, de la calomnie, de la colère et des desseins violents, est une ressource inépuisable pour les dramaturges qui veulent torturer leurs personnages. Le second acte se passe le dernier jour du Carnaval, au bal des Fiacres. Là j'ai dû demander quelques éclaircissements. On m'a expliqué que les fiacres de Vienne étaient d'une condition plus relevée que nos collignons, statues vivantes du fumier. Les princes avaient leurs fiacres, et celui du malheureux archiduc Rodolphe vivait encore il y a peu de temps. Qu'ils aient eu coutume de donner un bal, c'est ce qu'on n'a pu me garantir. Mais enfin nous le voyons, et tous nos personnages s'y retrouvent. Une scène où à travers le tour naturel on sent l'accent profond, une scène d'une grâce un peu shakespearienne et un peu viennoise met en présence Arabella et Mandryka. « Où je suis le maître, tu seras la maîtresse, — et tu seras obéie partout où je commande. — Et tu me commanderas, répond-elle, et je te serai soumise; ta maison sera ma maison, et ta tombe sera la mienne, et je me donne à toi pour le temps et l'éternité. »

Tandis que nos personnages apparaissent et s'effacent dans les mille images du bal, tandis qu'Arabella est élue reine, et que Mandryka fait verser du champagne à toutes les tables, — surgit le fâcheux Matteo, désespéré, et prêt à partir en Galicie pour oublier l'infidèle. Arabella, sans le voir, dit adieu à ses danseurs, à sa légère jeunesse, à ce comte Lamoral qui était un de ses flirts. Pour la première, pour la dernière fois, elle baise Lamoral au front. « C'est, lui dit-elle, le baiser d'une fille heureuse aujourd'hui, si heureuse qu'il lui faut être bien seule, bien avec elle seule dans sa chambre, s'étendre et ne point dormir de bonheur. » Et comme l'orchestre joue une valse, elle se laisse tenter pourtant : « Dansons encore cette valse, et je pars pour ne jamais revenir. »

Cependant le sombre Matteo, surgissant de droite, murmure : « Je suis un lâche. Finissons-en. » Zdenka, apparue à droite, et cette fois en habit de soirée, a entendu ces mots funestes. Nous savons qu'elle aime en secret Matteo, et d'un amour si désintéressé qu'elle sert, avec une tendre pitié les amours de Matteo pour Arabella. Elle joue par amour le rôle du frère entremetteur. Elle répète sans cesse au pauvre lieutenant : « *Elle t'aime, elle pense à toi.* » Mais cette complaisance même ne suffit plus. Matteo s'exilera, se tuera peut-être s'il ne reçoit une lettre d'Arabella. Qu'à cela *ne tienne* : Zdenka *fera* plus; sous l'aspect d'une lettre, elle lui donne, pour cette nuit, la clef de sa propre chambre, en lui faisant croire que c'est la clef de la chambre d'Arabella. « Elle viendra à toi sans parler, Matteo, elle ne veut pas que tu sois malheureux! Elle fera tout, elle fera tout que tu sois heureux encore cette nuit. »

Seulement, le manège est surpris par Mandryka. Ce gentilhomme rustique est hors de lui. Il ordonne à deux de ses hommes de saisir Matteo. Mais celui-ci a disparu, emportant la clef. Mandryka est d'autant plus exaspéré que tout le monde lui réclame Arabella, qui a pareillement disparu. Il a le sentiment qu'il a été berné, traité en nigaud de village, et il éclate en fureur. Devant les Waldner, il embrasse une certaine demoiselle Milli. Il répond aux reproches par des allusions blessantes. Waldner, offensé par les propos de Mandryka, s'inquiète pourtant du départ de sa fille. La mère seule sait pourquoi Arabella a quitté le bal : une soudaine mélancolie, un caprice. Elle est à la maison. « Tu le jures? dit Waldner. Eh bien, allons-y aussi. J'ai encore deux mots à te dire ajoute-t-il âprement, s'adressant à Mandryka : aie donc la bonté de nous accompagner. »

Ainsi, à la fin du second acte, tout le monde est en route pour l'hôtel qu'habitent les Waldner. Arabella, qui ne se doute de rien, rentre, innocemment joyeuse, pour songer seule à son bonheur; Matteo, qui croit avoir la clef de la chambre d'Arabella, se hâte vers le rendez-vous; Zdenko court se substituer à sa sœur; Waldner vient s'assurer du retour d'Arabella, avant de tirer vengeance de Mandryka; et Mandryka vient démasquer la trahison et se battre avec tout le monde.

Le rideau se lève sur le hall de l'hôtel, au moment où Arabella enveloppée dans son manteau de soirée et dans son capuchon se fait ouvrir la porte. Elle est étonnée de trouver Matteo qui l'a devancée. Elle croit qu'il habite l'hôtel. « Bonsoir, lui dit-elle; je regagne ma chambre. » Matteo, persuadé qu'elle va l'y attendre, répond avec une tendre ironie : « Vous gagnez votre chambre... Secret d'un cœur de jeune fille, secret insondable!... O Arabella! » Agacée, Arabella l'engage, s'il a encore quelque chose à dire, à le dire demain au jour. S'il a quelque chose à dire! « O douce Arabella, je veux te dire merci d'aujourd'hui à la fin de mes jours. — Merci de quoi? », fait-elle étonnée. Le quiproquo dure encore, au moment où les parents arrivent avec Mandryka. Celui-ci reconnaît aussitôt Matteo. C'est l'homme à la clef. Voilà ses soupçons confirmés. « Fais les paquets, dit-il à son housard; nous rentrons chez nous par le premier train. »

Arabella, sous le soupçon, ne faiblit pas. « Il n'y a rien ici qui vous concerne, Mandryka. Je rentre, je rencontre Matteo qui est un vieil ami. Je vous raconterai tout plus tard, si vous voulez. » Mais comment la croirait-il? Il faudrait citer toute la scène, qui est très pathétique et très bien menée. Au moment où Mandryka, hors de lui, envoie chercher deux sabres pour en finir avec Matteo, on entend un cri dans l'escalier, et l'on voit accourir une jeune fille, en négligé, les cheveux défaits, qu'on ne reconnaît pas d'abord. C'est Zdenka, à qui nous ne pensions plus. Pour la première fois, nous lui voyons des vêtements de femme. Elle fait sa confession. Tout s'éclaircit, tout est pardonné et la pièce est finie.

HENRY BIDOU.

NOUVELLES DU JOUR

A la présidence du conseil

M. Daladier, président du conseil, a reçu hier après-midi M. Mouchanov, président du conseil de Bulgarie, et M. Henri Ponsot, résident général au Maroc.

Le rapprochement franco-itálien

Au moment où le groupe parlementaire « France-Italie » quittait l'Italie, après y avoir reçu un accueil particulièrement cordial, son président, Me Théodore Valensi, député de la Haute-Saône, recevait du sénateur italien Borletti, président du groupe « Italie-France », le télégramme suivant :

A l'instant où nos amis de France parviennent à la dernière étape de leur voyage en notre pays, je vous prie d'être le fidèle interprète du comité « Italie-France » et le mien pour leur exprimer l'immense joie que nous avons tous éprouvée en les recevant chez nous où ils furent des hôtes bien-aimés et pour leur traduire le contentement profond où ils nous ont plongés en nous assurant de leur joie également intense.

Nous leur sommes reconnaissants pour tout le bien qu'au sein de leur noble pays ils nous feront, grâce à la connaissance qu'ils ont maintenant de notre propre pays et nous formons des souhaits profonds et sincères pour une solide et durable amitié.

Je vous salue, chers collègues, de tout mon cœur.

La santé de M. Edouard Herriot

Au cours de la journée d'hier M. Herriot a pu se lever quelques instants et marcher. Le maire de Lyon a reçu ses adjoints : MM. Rambaud, Rey, Guélin, Ferré, ainsi que MM. Mandon, chef de son secrétariat particulier, et Thibaud, secrétaire général de la mairie centrale de Lyon, qu'il avait convoqués et il a signé de nombreuses pièces relatives aux affaires municipales.

Dans la soirée la température restait normale.

Légion d'honneur

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Sont nommés :

Chevaliers

MM. Comandré, secrétaire en chef des bureaux de la mairie du 20e arrondissement, à Paris; Lestrille, président du conseil d'arrondissement, maire d'Etaules (Charente-Inférieure); Haugou, capitaine des sapeurs-pompiers de Vendôme (Loir-et-Cher); Pic, maire de Guerreaux (Saône-et-Loire).

MINISTÈRE DU TRAVAIL ET DE LA PRÉVOYANCE SOCIALE

Sont promus :

Commandeur

M. Armand May, directeur des compagnies d'assurances l'Urbaine et la Seine et l'Urbaine-Incendie, à Paris.

Officiers

MM. Georges Dinesco, directeur du personnel des messageries Hachette, à Paris; le docteur Edmond-Jules Morelle, maire de Commercy, vice-président de l'Union mutualiste de la Meuse.

Sont nommés :

Chevaliers

MM. Bécart, docteur en médecine à Paris; Bonifay, administrateur du grand conseil de la mutualité des Bouches-du-Rhône; Cellier, agent général de la caisse d'épargne de Saint-Etienne; Clause, ouvrier de glacerie aux Compagnies réunies des glaces et verres spéciaux du Nord de la France, à Boussois-sur-Sambre; Durand, administrateur de sociétés à Paris; Gabelier, vice-président du grand conseil de la mutualité des Bouches-du-Rhône, à Marseille; Ménage, rédacteur principal au ministère du travail, chef adjoint du cabinet du ministre; Mlle Noël, contremaîtresse à la maison Hartshorn, à Calais.

Les querelles socialistes

Un article de M. Déat

Dans la revue *la Vie socialiste* — qui est, on le sait, l'organe de M. Renaudel et de ses amis participationnistes — paraît aujourd'hui un article corrosif de M. Marcel Déat, sous le titre « Unité ou scission? »

M. Déat déclare que les statuts de la S.F.I.O. sont, pour une part importante, responsables de la division qui règne dans ce parti, dont il compare les méthodes de discussion aux « arguties théologiques ».

Déformations, structurales et intellectuelles, voilà les malheurs profonds du parti socialiste français. Et c'est ainsi qu'il donne à l'Internationale ahurie le spectacle d'un conservatisme sans exemple. Il est le seul à s'accrocher à la « charte » d'Amsterdam, qui répond si bien aux vertus guesdistes: interdiction du vote du budget, interdiction de la participation au gouvernement, sauf circonstances exceptionnelles...

Laissant les causes lointaines, M. Déat examine les causes immédiates de la mésentente. Il affirme que le congrès de Paris eût marqué un tournant salutaire si « la majorité avait eu d'autres préoccupations que de rester numériquement majorité » et n'avait pas « escamoté toute décision proprement politique ».

Il faut croire que le parti est trop ossifié pour connaître ces retours de souplesse. Les préoccupations intérieures, une fois de plus, ont primé.

Mais il y a eu pire : il y a eu la conduite extraordinaire de Léon Blum et son entreprise systématique de diffamation dans le journal du parti, devenu l'instrument d'une tendance, pour ne pas dire l'outil des vengeances personnelles du même Léon Blum. Je le dis comme je le pense : Léon Blum porte dans la scission éventuelle une responsabilité majeure. Personne ne peut en douter : s'il n'avait pas au congrès même amorcé son opération, en clamant son « épouvante », et en lançant le mot d'ordre du fascisme néo-socialiste, toute cette histoire eût été terminée avant que de commencer.

M. Déat semble mettre en doute que le conseil national socialiste puisse exclure les orateurs d'Angoulême et leurs défenseurs. Il révèle que si l'on essaye d'embarrasser les élus récalcitrants en leur demandant quelle sera leur attitude à propos des projets financiers, ces élus embarrasseront aussi M. Léon Blum et ses partisans en leur disant d'émettre, cette fois, « un jugement politique, et en toute clarté » :

Il apparaît bien que nos grands chefs sont uniquement préoccupés de tirer leurs grègues du barbelé parlementaire, en esquivant les responsabilités et en les rejetant sur d'autres. La conclusion logique de tous les articles et de tous les discours de Paul Faure, de Léon Blum et de Vincent Auriol, c'est, avant qu'ils ne connaissent les textes, avant qu'ils n'aient lu autre chose que de vagues communiqués et de plus vagues commentaires, le vote *contre*.

M. Marcel Déat révèle que, pour sa part, il votera contre les projets gouvernementaux s'ils sont inacceptables, mais qu'il attendra de les avoir lus, au rebours de ce que font les « chefs » du parti. Il conclut que le socialisme, dans le monde entier, doit, pour ne pas mourir, « s'adapter ».

Le journal des néo-socialistes

Dans un manifeste, M. Compère-Morel, député du Gard, annonce que son nouveau journal socialiste, l'*Appel*, sera l'organe « des républicains et des socialistes qui désirent faire obstacle au retour au pouvoir d'un gouvernement de réaction que la division des républicains rendrait inévitable; qui tiennent compte de la chute de la République allemande et de l'avènement d'Hitler, qui, sans méconnaître le besoin des ententes internationales nécessaires à la paix du monde et à la stabilité des échanges, veulent conserver et accroître encore l'autorité et le prestige de la France ».

Ce quotidien du soir, auquel collaboreront les leaders néo-socialistes, paraîtra à partir du 16 octobre.

La question juive

L'Alliance israélite vient d'envoyer à M. Henry Bérenger un télégramme dont voici le texte :

L'Alliance israélite universelle, qui s'est toujours assigné pour objet l'émancipation intégrale des israélites, remercie M. Henry Bérenger d'avoir exprimé si éloquemment le sentiment du judaïsme français sur les droits des minorités nationales qu'il n'a jamais acceptés que comme une mesure temporaire destinée à préparer l'intégration définitive du citoyen israélite dans la nation.

SYLVAIN LÉVI, président de l'Alliance israélite;
ISRAEL LÉVI, grand-rabbin de France.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

Le discours de M. Daladier suscite encore les commentaires du jour. Certains s'attachent aux déclarations sur la politique étrangère, d'autres considèrent les passages relatifs au redressement budgétaire. Chez ceux-ci la confiance, chez ceux-là la réserve. Mais dans l'ensemble peu de critiques acerbes.

On craint toutefois, dans les milieux gouvernementaux, l'embûche à l'occasion de la rentrée des Chambres. Le ministère devra se méfier des « ambitions exigeantes » de certains, estime la *Volonté* (éditorial) qui en profite pour sonner le ralliement des voix socialistes :

Ils ne peuvent pas — les socialistes — ne point sentir qu'à cette heure la politique extérieure prime la politique intérieure. Ils approuvent le plan français de désarmement : qu'ils permettent, par la fidélité constante de leurs votes, au gouvernement Daladier de faire triompher cette politique de sagesse internationale. Si les socialistes se retiraient sur l'Aventin, sait-on à quels excès les droites, poussées par un Pertinax, pourraient contraindre un gouvernement d'union nationale?

La concentration n'est pas mûre. Le renversement du cabinet Daladier, serait suivi par une cascade de ministères qui provoquerait une inévitable réaction. Les socialistes ont le choix entre les « volontaires disciplines » et la menace de « la servitude ».

Dimanche, on est sorti de la confusion, assure dans l'*Œuvre*, M. Jean Piot :

Il est bien vrai que le régime parlementaire ne peut vivre et fonctionner normalement que par l'existence de grands partis organisés, capables d'exercer l'autorité gouvernementale quand le suffrage populaire les désigne pour cette tâche. C'est le jour où les grands partis s'affaiblissent, se scindent, se fractionnent en groupes et sous-groupes, que l'autorité de l'Etat elle-même s'effrite. (Alors, c'est l'anarchie, ou bien sur les ruines des partis apparaît la dictature — qui les supprime tous, à l'exception du sien.)

Mais pour qu'un parti puisse gouverner, il faut d'abord qu'il soit capable de se gouverner lui-même, c'est-à-dire de se donner des chefs et, les ayant désignés, de les suivre. C'est, au fond, ce que le congrès n'avait cessé de sentir, fût-ce confusément, jusque dans ses moments — il en eut — d'amertume ou de colère.

M. Eugène Lautier (l'*Homme libre*), considérant la situation de la France à Genève, se demande si nos amis anglais et italiens (*Dieu me garde de mes amis !* remarque-t-il) ne voudraient pas « nous préparer tout doucement aux concessions énormes qu'ils vont nous demander » ; il ajoute :

J'entends bien qu'un certain respect humain travaille pour nous. Mais il ne faut être ni trop bêtes ni trop hypocrites. Il ne faut pas feindre de croire tellement aux impondérables, à la puissance morale, à la conscience universelle, etc.

Nous avons coutume de développer ces lieux communs : c'est même une spécialité française. Mais, après avoir raconté qu'une sardine bouchait le port, ne prenons pas la peine d'aller y voir.

Le *Journal* publiait avant-hier une colonne et demie d'extraits de la presse anglaise et de la presse italienne, l'une et l'autre pleine d'encouragements et de bonnes paroles. J'avais envie de crier : « N'en jetez plus! »

Mais je me suis demandé ce que tout ce bruit signifiait. Etait-ce l'expression de sentiments momentanés mais véritables? Peut-être. Quant aux actes, ne les attendons pas trop.

Dans l'*Agence économique et financière*, M. Marcel Régnier se félicite que ce soient les sages thèses financières du Sénat qui aient prévalu à Vichy:

Fatigués des intrigues, las des coalitions d'intérêts, conscients de la nécessité d'assurer la prédominance de l'intérêt général sur les intérêts privés, soucieux de remettre tout de suite de l'ordre dans la maison pour assurer les lendemains de notre démocratie, flot des libertés dans le monde, les congressistes nous ont suivis lorsque nous leur avons indiqué qu'avant tout il fallait assurer l'équilibre budgétaire. Ils nous ont suivis encore quand nous leur avons dit que les seuls moyens d'y arriver étaient de diminuer les dépenses, d'obtenir que ceux qui n'ont pas souffert de la crise s'inclinent devant les sacrifices nécessaires, et qu'on procède aux revisions des exonérations trop nombreuses d'impôts, à la réorganisation d'une administration gonflée et paperassière, et aussi à la répression des fraudes fiscales qui prennent vraiment un caractère de généralité intolérable.

L'assiette de l'impôt est trop étroite, affirme M. Joseph-Barthélemy (*le Capital*).

Sur quarante millions de Français, deux millions environ paient l'impôt global. La proportion — un sur vingt — ne suffit guère à satisfaire l'immortel principe de l'égalité devant l'impôt.

L'assiette est trop étroite. Il la faut élargir, en même temps, d'ailleurs, que celle des impôts cédulaires. Sans élargissement de l'assiette, pas de redressement financier. Techniquement, il n'est pas d'opération plus aisée. Politiquement, parlementairement, électoralement, l'opération est hérissée de difficultés. Les spectateurs peuvent la réclamer sur l'air des lampions. Quand on doit comparaître devant les électeurs, c'est une autre histoire.

Et M. Joseph-Barthélemy conclut:

La sagesse antique disait « *principiis obsta* ». C'est à la source qu'il faut juguler le mal. Or, le mal vient de ce que, comme dit Piétri, on a ajouté aux charges de l'Etat-gendarme, les largesses de l'Etat-providence. La République a créé l'assistance: c'est bien. Elle a toléré des abus: c'est mal. Puis, elle a dit: l'assistance dégrade; plus d'assistés; nous les remplaçons par les assurés. Les assurances marchent, mais l'assistance se multiplie. Le mal est dans le socialisme. Comment le gouvernement luttera-t-il contre le socialisme en s'appuyant sur les socialistes, même dissidents? C'est une question d'assiette parlementaire aussi délicate et aussi grave que le problème de l'assiette de l'impôt.

Dans *1933*, nouvelle revue hebdomadaire qui paraîtra demain, M. Georges Mandel publie un « leader » où, avec une pénétrante acuité, il fait le tour de l'horizon politique à la veille de la rentrée du Parlement. Pas de déflation massive, c'était à prévoir, note M. Mandel, qui constate en outre :

Le cartel ne peut pas s'en prendre à ses meilleurs agents électoraux. Le problème budgétaire est, avant tout, un problème politique. Aussi serait-il relativement facile à régler en cas de renversement de majorité.

Par contre, on n'en saurait dire de même de la situation créée par les armements allemands. Certes, de l'aveu de M. Herriot, l'on aurait pas « de préoccupations » si l'on était resté à Mayence. Mais toutes les formations, tous les partis n'ont-ils pas également pratiqué la politique de liquidation de la victoire qui, d'abandons en concessions nous a acculés aux difficultés présentes? On va du reste les aggraver à plaisir en discutant des modalités du désarmement au moment même où le Reich est en pleine fièvre de réarmement. Un tel débat ne se concevrait que si les Allemands avaient commencé par se conformer aux obligations militaires que leur impose le traité de Versailles.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

Élection législative

TARN-ET-GARONNE. — M. Aurin, ancien député communiste de Paris, chef monteur des lignes téléphoniques à Montauban, vient de poser sa candidature à l'élection législative complémentaire du 22 octobre.

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Académie des sciences

Syphilis expérimentale. — MM. Levaditi, Hornus, Vaisman et Schoen rapportent, dans une note présentée par M. Calmette, avoir constaté que 165 jours après l'inoculation du virus syphilitique, les glandes mâles sont dépourvues de pouvoir pathogène, alors que les ovaires confèrent à l'animal d'expérience des lésions tréponémiques. La chose est importante au point de vue de la transmission héréditaire de la maladie.

Le tremblement de terre du 3 octobre.—M. Charles Maurain, en son nom personnel et en celui de M. Brazier, donne quelques précisions sur le tremblement de terre du 3 octobre, ressenti à Paris. Depuis 1920, pareil phénomène n'avait été enregistré que deux fois : le 30 juin 1926 et le 7 juin 1931. L'origine du mouvement aurait été à 120 km. de Paris, très probablement dans le Loiret.

Autres communications. — M. Leclainche communique une note de Mlle A. Michaux sur la teneur du sang en calcium et l'élimination de cet élément par la voie rénale au cours du scorbut. M. d'Arsonval présente un travail de M. Bourguignon qui étudie l'interprétation des sensibilités thermique et douloureuse à l'aide des chronaxies sensitives cutanées et de leurs variations dans la syringomyélie. M. Mangin dépose une note de bactériologie agricole de M. Truffaut. M. de Broglie transmet une note de M. Danvilliers sur un appareil à déceler les aurores boréales. M. Charles Maurain présente une note de M. Grenet sur la susceptibilité magnétique des roches et une note de M. Besson sur l'influence des fumées de Paris dans les environs immédiats de la capitale.

LES VOYAGES DU *Temps*

UNE CROISIÈRE AU BRÉSIL

(De notre envoyé spécial)

I. — En mer

La croisière est devenue pour un bon nombre de nos compatriotes une habitude, un sport, un besoin. « Où allez-vous cette année en vacances ? — Au Spitzberg. » La réponse paraît toute naturelle. Des milliers de Français visitent ainsi, chaque été ou printemps, les fjords de Norvège, le cap Nord, la banquise, l'Islande, le Canada, ou les Canaries, ou bien encore la Grèce et l'Egypte.

Rares, étaient encore, jusqu'ici, ceux d'entre nous, qui avaient eu la curiosité de franchir l'autre Océan, l'Atlantique sud. N'est-il pas pourtant au moins aussi attirant, avec ses admirables escales, Lisbonne, les Canaries, Madère, et, à l'arrivée, une des merveilles du monde, la baie de Rio-de-Janeiro ?

C'est ce qu'ont pensé, avec raison, la Compagnie française de tourisme et la Compagnie Sud-Atlantique, quand elles ont, cette année, convié les abonnés et lecteurs du *Temps* à s'embarquer, pour un mois, vers cette terre d'élection : le Brésil. Le groupe d'une trentaine d'amis du *Temps* qui ont tenté l'aventure, et se sont donné la flatteuse illusion d'être des précurseurs, n'ont point regretté leur geste — en apparence — héroïque.

La traversée de l'Atlantique sud et leur séjour, même si bref, au Brésil, constituent un des plus beaux voyages de vacances qu'il soit possible de faire en un temps relativement aussi court : trente-trois jours. Et c'est d'une facilité déconcertante.

Vous prenez le train à Orsay, débarquez à Bordeaux-Saint-Jean. Ce fut, incontestablement, la partie la plus dure, et la plus chaude, du voyage. Le séjour sous la verrière de la gare de Bordeaux, l'interminable défilé des wagons surchauffés jusqu'au quai gagneraient à être écourtés. De même, l'exploitation de ce chef-d'œuvre technique qu'est le môle d'escale du Verdon ne deviendra pratique, et rémunératrice, que lorsqu'une liaison ferroviaire rapide aura été créée, jusqu'à Bordeaux et Paris. Mais quand le sera-t-elle ? Jusqu'ici, le Verdon, achevé, reste inutilisé.

La descente de la Gironde par un chaud soleil d'août qui dorait implacablement les raisins des vignes, presque baignées par le flot, est toujours un aimable spectacle. La houle jaunâtre déplacée par le bateau menace d'engloutir les prés où paissent de grasses vaches, et, de leurs petites maisons blanches, les riverains girondins nous lancent, de la main, un dernier adieu.

Nous sommes sur le pont du *Massilia*. C'est le fleuron de la couronne de nos compagnies dans ces parages; c'est même le seul et unique navire de la Compagnie Sud-Atlantique, depuis la catastrophe, qu'on n'expliquera sans doute jamais, de l'incomparable *Atlantique*, pleuré plus encore par nos amis sud-américains que par nous-mêmes.

C'est encore un très beau navire que le *Massilia*. Refondu il y a quelques années, il possède un magnifique ensemble de salons, confortables, d'un luxe sûr et discret. Son bar-fumoir, à l'avant, avec sa galerie, son grand escalier, ses glaces où se reflètent et la salle et la mer, est un délicieux séjour, propice à la dégustation du cocktail du bord, le « Massilia », et à la contemplation de ce pacifique Océan. C'est le forum de la petite ville flottante. On y cause, on y boit, on y joue, on y danse.

Comme tous nos paquebots français, le *Massilia* est une maison admirablement tenue. Sa cuisine est digne des plus hautes traditions bordelaises. Les amphitryons sont charmants, discrets, prévenants. Un commandant comme Marc Petiot inspire la confiance la plus absolue. Comme notre ami Thorenx, que nous appréciâmes tant l'an dernier, sur le *Cuba*, c'est un représentant excellent de ce corps exemplaire des capitaines au long cours français, aujourd'hui si durement frappé par la crise : marins éprouvés, hommes du monde accomplis.

On ignore trop, dans le grand public « terrien », la variété, la difficulté des rôles que doit assumer un commandant de grand bâtiment : tenir la passerelle pendant des heures, parfois des jours entiers, aux moments délicats ou critiques, être au fait des moindres événements techniques du bord, veiller aussi bien à son impeccable fonctionnement qu'à l'agrément du séjour de tous, connaître les goûts, les préférences, les susceptibilités d'un public international, parfois sourdement divisé, dire à chacun le mot qui convient, se souvenir des parentés, relations, passages précédents, joindre les dons de l'homme d'action à ceux du diplomate : c'est tout cela que doit assumer, à la fois, un parfait commandant de paquebot. Et nos officiers français excellent à cette vie si variée, mais usante, à la longue; ils comptent parmi nos meilleurs et nos plus utiles ambassadeurs.

Il faut de longues traversées, comme celle de Bordeaux à Rio — treize jours, avec les escales, — pour goûter pleinement la vie, à bord, et à la mer. Quand, comme c'est généralement le cas en été, et sur l'Atlantique sud, l'Océan est clément, c'est un enchantement, le calme iodé, le plus reposant, le plus fortifiant, qui puisse réparer les nerfs du Parisien harassé.

D'une foulée vigoureuse, le *Massilia*, à la vitesse régulière de ses dix-huit nœuds, tranche la molle houle de son étrave. Un bruissement soyeux, ininterrompu, est comme la basse continue de cette mélodie marine. La mer est là, contre votre couchette; vous l'entendez, jour et nuit; elle vous enveloppe de son incessante mélopée. A l'avant, en vous penchant sur l'étrave, vous admirez sa puissante « moustache ». A l'arrière, vous sentez, dans la trépidation puissante des hélices, les bouillonnements du blanc sillage d'écume.

Le moindre événement, au large, est immédiatement noté, et anime cette vie, vide en apparence, mais non point monotone. Tantôt, c'est un vapeur ami qui, peu à peu, émerge de l'horizon. Il passe à contre-bord. Les pavillons se saluent, les mouchoirs s'agitent : geste qui perd sa banalité, au milieu de l'Océan, loin du monde. Tantôt, ce sont des poursuites de dauphins, des échap-

---

FEUILLETON DU *Temps*

DU 11 OCTOBRE 1933

LA MUSIQUE

AUX BOUFFES-PARISIENS : première représentation de « O mon bel inconnu... », comédie musicale en trois actes et quatre tableaux de M. Sacha Guitry, musique de M. Reynaldo Hahn.

La comédie musicale de MM. Sacha Guitry et Reynaldo Hahn, qui vient d'être représentée aux Bouffes-Parisiens, relève et recrée un genre; elle reforme, rajeunit et consacre à nouveau la formule de l'opérette, tombée en désuétude ou en décadence. Nous n'avons pas seulement été conviés à une fête de l'intelligence la plus animée, à un divertissement qui, pendant près de trois heures, plaît et intéresse constamment, mais aussi à une opération, d'une utilité essentielle, contre le mauvais goût régnant.

Dans *O mon bel inconnu...* il n'y a ni jazz, ni danseuses trépidantes et dénudées, ni décors flamboyants, ni costumes somptueux. Nous ne sommes en présence que d'une œuvre qui ravit par la verve aiguisée et continue des auteurs, par leur distinction souriante, par leur débauche d'esprit et de talent. MM. Sacha Guitry et Reynaldo Hahn, auxquels nous devons déjà tant d'heures enchantées, ont accompli une manière de tour de force : ils nous ont amusés, captivés, à chaque instant de la soirée, uniquement avec les ressources de l'art qui leur est personnel. Leur grand succès mérite un commentaire plus large qu'à l'habitude.

Les spectateurs de toutes les catégories se délecteront à cette pièce lyrique, aussi agréable pour l'amateur instruit que pour le grand public. M. Sacha Guitry s'y est prodigué de ses plus heureux dons. Il a ourdi l'intrigue de *O mon bel inconnu...* avec des malices de toutes sortes. Nul ne sait enchâsser plus prestement que lui, dans un dialogue, des strophes et des couplets, d'une coupe à la fois singulière et aisée. Il a mis au goût du jour une poésie écourtée, facile et domestique. Il fait prestige en jonglant avec les mots et les cho